

CARNET D'UN BOHEME



LES DÉBUTS D'UN JOURNALISTE

Les émotions inséparables d'un premier début dans le journalisme sont réellement poignantes.

Ces émotions sont celles de l'acteur qui paraît pour la première fois devant les feux de la rampe.

Sera-t-il un four ou remportera-t-il un triomphe éclatant ?

Telle est l'affreux point d'interrogation qui se dresse devant lui le jour où il entre pour la première fois dans les bureaux de rédaction d'un journal.

Lorsque le régisseur d'un théâtre donne le signal pour le lever du rideau aux derniers accords de l'orchestre, l'acteur qui débute est saisi d'un tremblement nerveux, une sueur froide perle sur ses tempes et il éprouve dans la gorge une constriction douloureuse. La surexcitation de son cerveau atrophie complètement sa mémoire et le malheureux oublie le premier mot de son rôle étudié depuis des mois. Le débutant tomberait en défaillance s'il n'était pas rassuré par la figure placide du souffleur dans son trou.

Les mêmes émotions sont éprouvées par le jeune homme qui s'assoit pour la première fois devant une table de rédaction. En prenant la plume il est en proie à une espèce de vertige. Il tremble à l'idée qu'il pourrait commettre un attentat contre l'orthographe, il est épouvanté par les spectres hideux du solécisme et barbarisme. Il lui semble que toutes ses connaissances de français sont bouleversées dans un noir chaos, et que sa mémoire est devenu un labyrinthe inextricable.

Il se dit : *scripta manent*, les écrits restent c'est-à-dire les fautes restent. *Scripta manent*. Lorsqu'ils sont livrés à la composition, imprimés et tirés à dix mille exemplaires, c'est pire que *manent*.

Le débutant dans le journalisme est très rarement en présence de la figure auguste du rédacteur en chef. Ce dernier a son cabinet de travail loin de la pièce où se tient le menu fretin de la rédaction, composé des reporters, des traducteurs et des correcteurs d'épreuves.

Le premier personnage avec lequel il vient en contact est le prote ou contre-maître de l'atelier de typographie. C'est le prote qui est chargé de l'initier aux premiers secrets du journalisme en lui disant qu'il sera chargé de la traduction des annonces. La traduction est l'enfance de l'art.

C'est la première pierre d'achoppement que rencontre le journaliste au début de sa carrière. S'il est bon traducteur, il deviendra plus tard un rédacteur de mérite.

Le prote donne au novice quelques explications sur la manière dont les annonces devront être traduites.

Tous les jours il aura un "Carsley" d'une colonne et trois ou quatre encans.

Une fois par semaine le samedi il aura un "Glass" un "sirop de gomme d'épinette," un "pain killer" et de "l'eau de Saint Léon. L'Académie de Musique et le Théâtre Royal.

Tous les quinze jours il aura un "Warner" d'une demi colonne.

Si le traducteur s'acquitte de ses devoirs à la satisfaction de l'administration il sera porté au tableau d'avancement et l'année suivante il pourra devenir traducteur des dépêches et des débats parlementaires.

**

Voilà notre jeune scribe à l'œuvre. Il va sans dire qu'à son début il commettra quelques légères peccadilles dans son travail. Il pourra traduire "bath bricks" par briques à bains, "spring mattresses" par matelas de printemps. "Red fyfe wheat" par blé de fyfe rouge, mais il ne devra pas se rebuter par les lardons que lui lanceront les journaux du parti opposé.

**

Le traducteur d'annonce émarge ordinairement au budget du journal pour cinq dollars par semaine.

Ce salaire est habituellement payé, la moitié argent comptant et la balance avec des bons sur les annonceurs pour des objets d'habillement.

Si l'apprenti journaliste est un peu futé il aura mainte et mainte occasion de mettre du foin dans ses bottes en se faisant payer cinquante centins pour l'insertion d'une couple de lignes dans le journal par un idiot disant qu'il ne veut pas être confondu avec un homonyme qui a paru le matin devant le recorder pour ivrognerie et vagabondage. Il recevra souvent cinquante centins pour biffer un nom dans le rapport de la police, mais dans ce cas il est obligé de payer la moitié de la somme au reporter.

Il aura quelquefois la bonne fortune de voir entrer dans son bureau au milieu de la nuit un individu à la figure longue comme une journée sans pain ; c'est un monsieur qui vient apporter le décès de sa femme ou de sa belle-mère.

Il voudrait avoir dans l'annonce mortuaire quelques lignes de vertus. Cela se charge extra et cinquante centins tombent dans le gousset du journaliste qui mentionne "la longue maladie soufferte avec une résignation véritablement chrétienne."

Ces nécrologies à la vapeur me rappellent une scène qui s'est passée vers 1876 dans les bureaux de la vieille *Minerve*.

Il est onze heures de la nuit. Un citoyen en tenue de voyage entre dans la chambre du traducteur et lui demande d'insérer le décès des jumeaux de Madame X... de Saint Polycarpe.

L'annonce rédigée le voyageur paie les cinquante centins traditionnels.

—C'est vingt-cinq centins de plus, dit le journaliste.

—Comment cela ? Votre journal dit que les décès se paient cinquante centins.

—Oui, mais c'est deux décès dans un que vous annoncez. J'aurais pu vous charger un dollar.

Le monsieur se rend à ce raisonnement captieux et se fend des vingt-cinq centins. Avant de sortir du bureau il se tourne vers le traducteur et lui dit :

—Combien me chargerez-vous pour ajouter à ces décès quelques lignes de nécrologie. Cela ferait tant de plaisir à la mère.

—Dame, monsieur, ce que vous me demandez-là est un peu difficile. Vos jumeaux sont morts à l'âge de deux jours. Comment peut-on parler de leurs vertus.

—Essayez-donc, monsieur, je vous paierai pour votre trouble. Je voudrais quelques mots seulement pour consoler leur mère.

Le traducteur après un plongeon de cinq ou six minutes dans les atômes de la réflexion, reprend sa plume et rédige la nécrologie suivante :

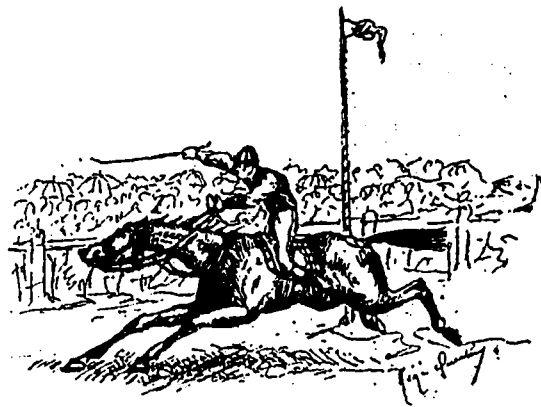
" Chers petits anges, déployez vos ailes d'azur, prenez votre essor vers le ciel. Allez devant le trône de l'Eternel et intercédez pour votre malheureuse mère qui succombe dans cette vallée de larmes sous le poids de la douleur."

La lecture de ces lignes fait perler une larme sur les cils de l'annonceur. Celui-ci dans le paroxysme de sa générosité paie un banknote d'un dollar au traducteur élégiaque.

C'est une des bonnes fortunes qui n'arrivent qu'une fois dans la carrière d'un sous rédacteur de journal.

H. BERTHELOT.

ECHOS DU SPORT



On dit que Harry Bethune, le fameux coureur, est en route pour l'Australie. Il se propose de faire connaître aux habitants des antipodes les beautés de la course à pied.

**

M. St-Clair, de France, à l'intention d'organiser une grande assemblée athlétique internationale, en août, au Bois de Boulogne, près de Paris. Un grand nombre d'amateurs anglais et américains prendront sans doute part aux concours. Il y aura des courses de 100, 400, 800, et 1,500 mètres.

**

Isaac Murphy, le jockey bien connu, dit qu'il gagne autant que n'importe quel membre du cabinet du président Harrison. Depuis sa première course qui eut lieu en 1875, il a prit part à 1087 courses et il a été 411 fois vainqueur. Or, en plus de son salaire, son maître lui donne, chaque fois qu'il remporte un prix, la somme de \$1000.

**

On nous écrit de Providence, R. I. que John L. Sullivan, toujours de plus en plus ivre et tout déguenillé, passe son temps à faire des siennes dans la ville, avec une nombreuse suite de "sports" de l'endroit et d'autres lieux.

BIBLIOGRAPHIE

M. Raoul Renault est l'auteur d'une excellente traduction française des "Héroïnes de la Nouvelle-France" de M. LeMoine.

Cet ouvrage contient les bibliographies de Mme de Champlain, de Mme de la Tour et de Mlle de Verchères, trois héroïnes dont les noms brilleront toujours dans l'histoire du Canada.

La traduction de l'œuvre de M. LeMoine est faite avec beaucoup de soin et forme une brochure de 24 pages in-8o qui devrait se trouver dans toutes les bibliothèques.

Elle est en vente chez M. Raoul Renault, 83, rue Middle, Lowell, Mass.

VARIÉTÉS

Une jeune fille ne doit pas regarder du côté où le soleil se lève, parce que c'est l'Est.

**

Il existe des gens très forts qui ne peuvent supporter la moindre charge.

**

Un honnête bourgeois est assailli, la nuit, au coin d'une rue, par deux malfaiteurs.

—Je vous en prie, messieurs, ne me faites pas de mal. Je n'ai que ma montre. La voici...

Un des voleurs, poliment :

—Je n'osais pas vous la demander.

**

Entre députés :

—Laissez-moi donc tranquille ; depuis que vous siégez, vous n'avez jamais ouvert la bouche.

—Je vous demande pardon, je l'ai ouverte chaque fois que vous avez parlé.

—Ah ?

—Oui ! pour bâiller !